

versâmes deux ponts, une grande place; nous contournâmes une rue, et nous pénétrâmes dans une cour, et de cette cour dans l'arrière-boutique d'un pharmacien. C'est là que je fus déposée avec force caresses. Ma nouvelle maîtresse s'empressa de me donner du lait, puis elle me coupa un petit restant de viande en menus morceaux, et enfin elle me fit avec soin un lit de vieux chiffons; jamais rien de si bon n'avait été à ma disposition depuis que j'avais perdu mes premiers maîtres, et j'aurais été heureuse si la pensée de mes petits n'était venue me torturer. Je n'eus ni le courage de ronronner pour remercier ces braves gens, ni celui de manger. Je restai d'abord assise tristement, et n'osai me bouger que quand je fus seule. J'avais une pensée unique: m'échapper; cependant l'idée de rejoindre mes petits pour les allaiter me fit comprendre la nécessité de manger, ce que je fis; puis je cherchai une issue. Hélas! tout était fermé, absolument fermé, et mes miaulements désespérés ne servirent qu'à gêner les voisins; j'en, entendis un qui se plaignait de moi très grincheusement, le matin, à la conciergerie. Ceux qui m'avaient adoptée expliquèrent que je n'étais pas habituée à la maison, mais que ce serait bien vite fait, puisque déjà je mangeais ce qu'on me donnait; ainsi fis-je toute la journée, me reposant, me fortifiant, car j'étais décidée à partir le soir. Quand le jour commença à baisser, je grimpai en m'agrippant à un tuyau jusqu'à un plomb, sorte de déversoir, dans lequel, autrefois, on jetait les eaux ménagères, alors qu'on ignorait le "tout-à-l'égout". Ce plomb ne servait plus et faisait une sorte de cuvette; je m'y tins blottie, et, bien que j'eusse des remords de laisser de

braves gens m'appeler, je ne fis pas un mouvement, attendant que tout fût solitude et silence pour me montrer.

Ce moment arrivé, je me laissai glisser le long du tuyau, ce qui me fut particulièrement douloureux, car mes mamelles étaient gonflées par le lait et je commençais à avoir la fièvre.

J'eus bien de la peine à sortir; heureusement les vieilles maisons ne sont pas aussi bien closes que les nouvelles, et, en m'aplatissant tant que je pus, il me fut possible de glisser sous la porte cochère. J'avais frôlé le sol de si près que je m'étais écorchée et je saignais. Mais qu'importe? je n'avais plus qu'à courir, j'étais libre! Malgré ma souffrance je m'élançai; je savais que je devais suivre les maisons en droite ligne jusqu'à ce que je visse une petite baraque de fleuriste; qu'ensuite je tournerais à angle droit et que je devais trouver un pont: puis, après avoir marché quelque peu, un autre pont. J'étais bien sûre de mon affaire; je courais, je courais; enfin j'aperçus, au loin, très au loin, plus loin que je ne croyais devoir le trouver, le kiosque que j'avais vu et noté dans ma mémoire. Je me hâtai donc le plus que je pouvais; je l'aperçus, ô déception! le kiosque n'était pas à l'angle d'une rue, mais bien en plein boulevard, et le trottoir se continuait bien au-delà de lui, je m'étais trompée! Je n'avais plus qu'une chose à faire: retourner en arrière, revenir sur mes pas jusqu'à la maison dont je m'étais enfuie; c'est ce que je fis. J'y arrivai; un instant je m'assis près de la porte, ne voulant pas perdre de vue le dernier refuge tant que je ne me sentirais pas solide sur mes pattes, car la fièvre brouillait mes yeux et faisait battre mes artères. Le repos, la douceur de la température me firent du